



## Annales historiques de la Révolution française

350 | octobre-décembre 2007  
Justice, nation et ordre public

---

### Yasmine Marcil, *La fureur des voyages. Les récits de voyage dans la presse périodique (1750-1789)*

Paris, Honoré Champion, 2006, 650 p., ISBN 2-7453-1330-4, 105 €

Gilles Chabaud

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/11340>  
ISSN : 1952-403X

#### Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

#### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2007  
Pagination : 202-204  
ISSN : 0003-4436

#### Référence électronique

Gilles Chabaud, « Yasmine Marcil, *La fureur des voyages. Les récits de voyage dans la presse périodique (1750-1789)* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 350 | octobre-décembre 2007, mis en ligne le 29 décembre 2009, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/11340>

---

Tous droits réservés

fréquent, il convient sûrement de prendre la mesure des conséquences possibles, et sans aucun doute d'essayer de répondre, en tant qu'historien, à ces demandes d'imaginaire.

Jean-Clément MARTIN

## VARIA

Yasmine MARCIL, **La fureur des voyages. Les récits de voyage dans la presse périodique (1750-1789)**, Paris, Honoré Champion, 2006, 650 p., ISBN 2-7453-1330-4, 105 €.

L'ouvrage de Yasmine Marcil prend pour objet la recension des relations de voyages dans les périodiques des années 1750-1789, et plus particulièrement celles des voyages scientifiques. Ainsi, à partir de l'analyse croisée d'études de cas - les articles parus à propos des récits de Savary en Égypte et de Dupaty en Italie, ceux suscités par des récits de voyage scientifique dont celui de La Condamine et de Bouguer, ceux de Saussure dans les Alpes et de Dolomieu aux îles Lipari - la déconstruction de la signification de ces textes met en relief les conventions d'écriture de la recension journalistique et les stratégies déployées à fins de captation des lecteurs puis, de façon plus spécifique, celles des « Voyages » scientifiques qui soulèvent la question de la validation des faits et résultats rapportés.

Le titre de ce travail est tiré d'une citation de Linguet dans sa parodie des « relations de voyages » qui prend acte et se gausse, dès 1755, de la formidable vogue de ce genre que l'on nomme « Voyages » par métonymie entre la pratique du déplacement et sa relation écrite. Dans *Le voyage au labyrinthe du Jardin du roi*, Linguet ironise sur cet engouement qu'il juge excessif : « Nous le [le jardin] traversâmes en jurant de bon coeur contre la fureur des Voyages, & nous regagnâmes chacun notre logis » (S.-N.-H. Linguet, *Le voyage au labyrinthe du Jardin du roi à Monsieur \*\*\**, La Haye, Libraires associés, 1755, p. 31-32). Y. Marcil écrit : « La pratique du voyage qui n'a cessé de se développer depuis les débuts du Grand Tour, incite les voyageurs à lire mais aussi à écrire et parfois à publier le récit de leur parcours européen [...] Le nombre de titres édités à l'étranger ou en France a plus que doublé entre le XVII<sup>e</sup> siècle et le siècle des Lumières, passant de 1 566 à 3 450 ouvrages » (p. 9-10). Et d'ajouter : « Ces chiffres, qui se basent sur la bibliographie établie par Boucher de la Richarderie (1806-1808) sont donnés par Roger Chartier dans un article intitulé " Les livres de voyages " » (R. Chartier et H.-J. Martin, dir., *Histoire de l'édition française*, t. II *Le livre triomphant : 1660-1830*, 1984, Paris, Fayard/Cercle de la librairie, 1990, p. 266-268). En fait, il conviendrait de préciser qu'il s'agit en l'occurrence d'une synthèse des analyses sérielles du plus important corpus de la littérature imprimée et répertoriée ayant trait aux « voyages » (Gilles Boucher de la Richarderie, *Bibliothèque universelle des Voyages, ou Notice complète et raisonnée de tous les Voyages anciens et modernes...*, Paris, Treuttel et Würtz, 1806-1808, 6 vol.) qui ont été effectuées en 1978 par Daniel Roche dans *Le Siècle des Lumières en Province. Académies et académiciens provinciaux (1680-1789)*, Paris, EHESS, 1989, vol. II. Renouvelée, cette approche pionnière a servi de

point de départ aux approfondissements ultérieurs et aux avancées d'ampleur de son ouvrage, *Humeurs vagabondes. De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages* (Paris, Fayard, 2003, « la production des récits de voyage », p. 19-48). À la décharge maintenant de l'auteur de *La Fureur des voyages*, il est certain que définir la position historiographique d'un problème reste un exercice académique parfois délicat dans une thèse.

Pour autant, même si le travail de Yasmine Marcil, en resserrant chronologiquement l'étude sur les années 1750-1789, estompé nécessairement la longue durée dans laquelle s'initie dans la culture européenne le lien entre la lecture humaniste du Grand Livre du Monde et nombre de pérégrinations qui ont lieu depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, le lien entre mobilités et culture de l'imprimé a fini par rendre indissociable l'expérience du déplacement – fut-elle une expérience de pensée – et celle de l'écrit sous toutes ses formes – depuis les lectures préparatoires, les notes prises au gré des étapes ou après le retour – plus ou moins puisées dans les descriptions et autres guides de villes et de voyages, mais pour mieux s'en démarquer en les passant sous silence – jusqu'à l'horizon d'une possible publication modelé en profondeur par un ancien et « vaste processus de littérisation du voyage ». Un processus qui recourt très tôt, dans le cas anglais, aux « effets de réel littéraires » héroïsant le voyageur et joue avec « les clichés, les images préconstruites » inscrivant tout voyage dans une série, car « nombre de guides se présentent comme la mise par écrit d'observations réunies lors d'un voyage précédent, écriture qui façonne à son tour la rédaction des voyages individuels » (Jean Boutier, « Le voyage à l'époque moderne », *Bulletin de l'AHMUF*, p. 4, n. 15, p. 17, n. 54 et p. 20). Au cours de l'époque moderne, les descriptions plus ou moins fonctionnelles des guides de voyage et guides urbains acquièrent une triple fonction : un outil d'aide à la préparation d'un déplacement plus ou moins lointain qui permette aux candidats voyageurs de voir ce qu'il leur faut avoir vu sur leur parcours ; un *compendium* de ce que lecteurs et/ou voyageurs ne peuvent pas, en tous cas, ne pas en savoir ; un viatique qui, éventuellement, les y conduit.

Partant, au XVIII<sup>e</sup> siècle, ces « descriptions » – titre équivalent à celui de « guides » – banalisent ce qu'un voyageur écrivain ne saurait évoquer dans son récit que de façon originale et piquante – ce que le président de Brosses fait le mieux dans le genre – avant que d'être victimes, peu avant le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, du mépris pour leurs représentations controuvées de destinations et visites jugées trop communes de ceux que l'on nomme bientôt péjorativement « touristes » (G. Chabaud, « Aux origines du tourisme. Les Grands Tours de l'époque moderne », *Relations Internationales*, 2000, n°102, p. 147-159). En ce sens, les évaluations des récits dont rend compte la presse périodique de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, entérinent ce processus et en formalisent les critères qui sont fonction des attentes de hiérarchisation des mérites littéraires et, d'autre part, des nouvelles exigences de scientificité de « l'inventaire du monde » (Marie-Noëlle Bourguet). Les conventions d'écriture des contributeurs de cette presse traduisent en regard le jeu avec celles qui sont attendues des auteurs de « voyages ».

Aussi, à défaut d'en épuiser la signification historique, le lien entre mobilités et culture de l'imprimé ne contribue-t-il pas peu à expliquer les modalités de l'institutionnalisation, à la fin de l'époque moderne, du compte-rendu de « voyages » dont l'horizon de réception, bien plus large que celui de la seule République des

Lettres, est un public pour lequel la lecture de ces récits – et pas seulement les plus récents – reste un voyage autant qu'une invitation au voyage. De ce point de vue, la publication de la thèse de Yasmine Marcil aurait sans doute gagné à intégrer quelque apport des *Humeurs vagabondes*, ouvrage paru deux ans auparavant. Il reste que ces remarques critiques ne doivent rien enlever au très beau travail de Yasmine Marcil dont l'objet est aussi pertinemment découpé qu'il est parfaitement justifié, étudié avec une rigueur méthodologique remarquable et, *in fine*, aussi éclairant dans ses analyses et conclusions que cohérent dans ses postulats. L'utilité de l'instrument de travail que représente déjà *La fureur des voyages*, constitue une preuve s'il en était besoin de la fécondité d'un dialogue interdisciplinaire bien compris entre des études littéraires s'inspirant des méthodes d'analyse de l'histoire du livre et de la lecture, et une histoire culturelle qui doit demeurer attentive aux déplacements de regard, questionnaires et notions opératoires propres à l'approche littéraire.

Gilles CHABAUD

Michel BIARD, **Les lilliputiens de la centralisation. Des intendants aux préfets : les hésitations d'un « modèle français »**, Seyssel, Champ Vallon, 2007, 412 p., ISBN 978-2-87673-460-9, 28 €.

Sibyllin de prime abord, le titre s'éclaire à la lecture de la phrase de Balzac citée en exergue de l'introduction, selon laquelle la bureaucratie « inventa les fils lilliputiens qui enchaînent la France à la centralisation parisienne », liens tissés, comme l'indique le sous-titre, par les intendants et les préfets, entre autres. Auteur des *Missionnaires de la République*, livre salué et situé à juste titre par Claude Mazauric (*AHRF* n° 331 – janvier/mars 2003) dans « la lignée de ce qui a été produit de meilleur depuis un siècle dans le champ de l'histoire de la Révolution », Michel Biard a, dans ce nouvel ouvrage aussi décapant que roboratif, élargi considérablement l'angle d'étude, enchâssant l'action des représentants du peuple en mission au cœur d'un temps long allant des débuts de l'Ancien Régime à... 2006.

Selon un plan original, l'ouvrage commence par un montage de textes littéraires du XIX<sup>e</sup> siècle - de Balzac à Daudet - sur les préfets et sous-préfets. La satire est féroce. Rares sont les lilliputiens institués par la loi de pluviôse an VIII qui échappent au ridicule. Inspirées par la pensée contre-révolutionnaire, de telles diatribes ont cependant fait long feu. Reste que ce premier chapitre, mené rondement avec verve et humour, met le lecteur en bouche. Le deuxième aborde la pensée de l'inspirateur favori des contempteurs du « modèle français » de centralisation et de son « hypothétique continuité », Alexis de Tocqueville, très à la mode, chacun le sait, au cours des dernières décennies, et dont les thèses, réduites à une vulgate remâchée, imprègnent encore aujourd'hui traités et manuels, en dépit des dernières avancées « de l'écriture de l'histoire de la Révolution française ». Avec rigueur et efficacité sont démontés les fondements sur lesquels repose, chez l'auteur de *L'Ancien Régime et la Révolution*, « écrivain politique, davantage [que] véritable historien », son affirmation d'un processus linéaire de centralisation : l'idée, issue du libéralisme aristocratique, de l'abaissement de la noblesse bien avant 1789 et des institutions qui lui avaient permis, au cours des siècles, de s'oppo-